

ANNUAIRE
DE
L'AFRIQUE DU NORD

XXXVI

1997

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche, 75005 Paris

ANNUAIRE
DE
L'AFRIQUE DU NORD

XXXVI

1997

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche, 75005 Paris

Avec le soutien du FAS
(Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles)

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 1999
ISBN 2-271-05585-7 — ISSN 0242-7540

ANNUAIRE DE L'AFRIQUE DU NORD

PUBLIÉ PAR
L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN
(IREMAM)

Maison de la Méditerranée
3-5, avenue Pasteur, 13617 Aix-en-Provence cedex 1

Directeur de la publication : Christian Robin

Rédacteurs en chef : Hélène Claudot-Hawad et Jean-Noël Ferrié

Assistés de : Simone Nassé

Équipe technique : Odile Archent, Solange Magnan

Collaborations scientifiques et documentaires :

Dahbia Abrous, Zineb Ali-Benali, Yahia Bakelli, Slaheddine Bariki, Kacem Basfao, Mohamed Benhlal, Brahim Benyoucef, Hervé Bleuchot, Lazhar Bouony, Jean-Philippe Bras, Claude Brenier-Estrine, Hayète Chérigui, Pierre-Alain Claisse, Hélène Claudot-Hawad, Ursel Clausen, Viviane Fuglestad, Marceau Gast, Laurent Guiter, Maryse Hedibel, Jean-Robert Henry, Catherine Hincker, Salam Kawakibi, Françoise Lorcerie, Mireille Loubet, Ahmed Mahiou, Lucienne Martini, Gilbert Meunier, Taoufik Monastiri, Belkacem Mostefaoui, Simone Nassé, Maud Nicolas, Moncef Ouannes, Settar Ouatmani, Mireille Paris, Guy Pervillé, Daniel Rivet, Vanessa Rousseaux, Jean-Claude Santucci, Pierre Settembirini, Noureddine Sraieb, Zahra Touache-Rawas, Edouard Van Buu, Mariella Villasante-de Beauvais.

Correspondance :

Rédaction : IREMAM, 3-5, avenue Pasteur, 13617 Aix-en-Provence cedex 1.
Téléphone : 04-42-23-85-26 ou 27. Télécopie : 04-42-23-85-01.
Messagerie électronique : annuaire.iremam@mmsh.univ-aix.fr

Abonnements et ventes : CNRS ÉDITIONS, 15, rue Malebranche, F-75005 Paris
Téléphone : 01-53-10-27-00. Télécopie : 01-53-10-27-27.
Messagerie électronique : cnrseditions@cnrseditions.fr

LITTÉRATURE

Kacem BASFAO, Rosalia BIVONA, Guy DUGAS,
Mustapha El ALAOUÏ, Jean FONTAINE, Francis GOUIN,
Jean-Robert HENRY (coord.), Lucienne MARTINI*

Pour la quatrième année consécutive, un réseau de chercheurs a pris en charge la réalisation de cette rubrique. Au Maghreb, Kacem Basfao a analysé systématiquement la production littéraire en langues européennes du Maroc ou relative au Maroc. Francis Gouin et Mustapha El Alaoui ont fait de même pour la littérature marocaine de langue arabe, et Jean Fontaine pour la littérature tunisienne de langue arabe. Faute de ressources documentaires suffisantes, et de collaborateur disponible, nous n'avons pas présenté ici les références fragmentaires dont nous disposons sur la littérature de langue arabe d'Algérie.

Lucienne Martini et Jean-Robert Henry à Aix, Rosalia Bivona à Palerme, Guy Dugas à Montpellier ont traité ensemble les autres champs de cette bibliographie, c'est-à-dire la littérature de langue française concernant l'Algérie, la Tunisie et le Maghreb en général. Cette production, dont la vigueur n'est plus à démontrer, organise, notamment à propos de l'Algérie, un espace de création et de consommation littéraires de plus en plus perméable entre les deux rives de la Méditerranée. De mêmes thèmes, de mêmes ressorts littéraires, de mêmes genres (comme le polar politique) font sens de part et d'autre ; des livres écrits en Algérie, mais publiés en France, sont diffusés et lus en Algérie, profitant de l'effervescence culturelle qui renaît dans ce pays, notamment dans l'appropriation de sa dimension francophone. Tout en manifestant un ancrage fortement maghrébin, cette francophonie d'outre-Méditerranée favorise un partage d'imaginaire avec le monde extérieur d'un autre type que celui offert par la littérature de langue arabe dont les thèmes sociaux, comme l'exil, la condition féminine, ou la violence, résonnent cependant – nous l'avons souligné les années précédentes – avec ceux de la littérature maghrébine de langue française. Cette double ouverture est, bien sûr, une caractéristique ancienne du paysage culturel maghrébin, accentuée aujourd'hui par la logique des paraboles. Ce qui est plus nouveau, qui transparait bien à travers la littérature, est la relative stabilisation et naturalisation d'un phénomène que la notion de bilinguisme traduit trop faiblement. Dans la gestion littéraire du rapport à l'histoire, on notera également l'incorporation, de plus en plus fréquente, du fait « pieds-noirs » dans des œuvres d'écrivains algériens (A. Djébar, L. Sebbar, H. Tengour).

La présente bibliographie s'ouvre sur les productions en langues européennes (c'est-à-dire essentiellement en français). Pour la commodité de la lecture, nous avons laissé en tête de la rubrique sur la littérature tunisienne de

* Respectivement : professeur à l'Université de Casablanca ; professeur de lettres à Palerme ; professeur à l'Université de Montpellier ; chercheur à Casablanca ; chercheur à l'IBLA, Tunis ; responsable de centre culturel à Casablanca ; directeur de recherche à l'IREMAM ; chercheur associée à l'IREMAM.

langue arabe les analyses correspondantes. Par ailleurs, nous livrons en annexe un essai d'inventaire, par G. Dugas, d'un lustre de « littérature judéo-maghrébine ». C'est une autre approche, intéressante, parce que transversale et discutable, des résonances maghrébines en littérature.

Jean-Robert HENRY

Analyses

Études en langues européennes

- CLERC Jeanne-Marie – **Assia Djébar. Ecrire, Transgresser, Résister**, coll. Classiques pour demain, Paris, L'Harmattan, 1997.

Analyse de l'œuvre littéraire et cinématographique, l'ouvrage retrace, par là même, l'itinéraire intellectuel d'une « femme singulière », dont l'écriture est quête et conquête incessantes, celles d'une « identité mosaïque », celles d'une parole rendue aux femmes, celles d'une Histoire. La contradiction est au cœur de cette parole, de cette écriture où tout dit l'affrontement, des sexes, des cultures, des langues – dichotomie écartelante –. D'abord écrivain, c'est à partir de l'expérience cinématographique qu'A. Djébar reviendra à l'écriture, après un silence. Pour elle, « *L'artiste n'est pas celui qui montre, parle, explique, mais celui qui rend perceptible ce qui est au-delà de l'évidence sensible et de l'explication, et qui forme la trame inexprimée de nos existences profondes* » (p. 33).

Quelle qu'en soit la forme, cette expression, fortement autobiographique, parcourt entre deux cultures, est « *réflexion sur la condition des femmes, entrelacée au rythme de l'Histoire et sur la spécificité de leur parole* » (p. 17). Car en se cherchant, en se disant, c'est toutes les femmes qu'elle exprimera. « *Les femmes au Maghreb, en écrivant, « demandent à voir » et toute littérature ne peut, pour moi, s'inscrire que dans cette recherche de sa propre lumière* » (p. 158).

L'écriture du manque devient progressivement dévoilement d'un passé collectif, dans une dialectique de l'Histoire personnelle et de l'Histoire collective qui entrelace les thèmes de l'amour et de la guerre au sein d'une réflexion constante sur l'écriture. « *L'exil imposé par le destin personnel, la double acculturation, puis l'impossible retour au pays natal déchiré se sont transmués en vocation d'écrivain assumant volontairement l'enracinement impossible qui se traduit dans l'écriture* » (p. 33).

Le film, en utilisant « l'image-son », évite le problème qui est au cœur de l'écriture, celui de la langue, le français, les mots de l'Autre. « *Il n'est pas d'expression positive de soi hors de la langue de l'Autre, saturée de l'Histoire douloureuse des siens, mais aussi d'une autre tradition tout à la fois ressentie, selon les cas, comme aliénante ou libératrice* » (p. 79). La caméra fournit l'accès au regard qui devient thème central dans l'œuvre de la première femme cinéaste algérienne, ce regard dont sont privées les femmes voilées, les femmes cloîtrées, « *regard interdit, son coupé* » (titre de la postface au recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*) « *Cette possibilité de dévoration que fournit la caméra répond à l'aspiration originelle à « boire » le monde* » (p. 44).

- SALHA Habib, HEMAIDI Hamdi (eds). – **Ecrire le Maghreb**. Tunis, Cérès Editions, 1997, 274 p.

Le Maghreb n'est pas seulement un milieu physique et géographique, linguistique, un territoire de la mémoire et de l'esprit, une « terre de l'écriture » mais surtout un champ complexe d'observation, et c'est dans cet « écrire sur celui qui écrit » que prend forme la publication des actes du colloque de la Faculté des Lettres de Manouba de mai 1995.

L'écriture est une nécessité vitale pour distiller la réalité, la fiction, l'autobiographie, les codes religieux. La production de Tahar Ben Jelloun, Abdelkebir Khatibi ou Rachid Boudjedra dans ce contexte est très révélatrice, dans ses formes expressives les plus contournées, subjectives et denses de signifiés. Pourtant la reprise constante de textes connus d'auteurs connus par la critique pour étayer son argumentation peut être un motif de perplexité.

Cet essai prend à juste titre en considération la production tunisienne en langue arabe dans une optique et dans un espace qui interrogent le présent. Ali Abassi situe son étude, aussi bien idéologiquement que culturellement, de façon à mettre à vif ses inquiétudes de lecteur vis-à-vis d'une littérature hybride et décalée.

Un autre aspect du corpus maghrébin est sans doute sa berbéricité, qui est examinée ici par Mekkaoui F. Zohra, Farida Boualit, Samir Marzouki, Béchir Garbouj. Les textes de Driss Chraïbi, Nabile Farès, Tahar Djaout analysés ne sont rien d'autre que le résultat de la *valeur bénéfique d'une maghrébinité* parce que l'Algérie est un pays obsédé par le mythe de Babel. Au-delà de l'attrait qu'un interminable dialogue entre cultures différentes peut exercer sur le lecteur, il faut voir dans ces auteurs quelque chose de plus complexe que l'« hybridation », à savoir la matière berbère qui définit et fait naître le roman. Les *interférences* berbères soulignent les traits distinctifs de la « berberité » au sein de l'« algérianité » et de la « maghrébinité ». Si le lecteur les perçoit c'est justement parce qu'elles sont déclarées, non dans le sens où l'on déclare une guerre, mais dans le sens latin de « clarare », rendre clair, transparent, lisible en tant que trait distinctif.

Ecrire le Maghreb est aussi une opération dé-scriptive, qui implique des extériorités. Dans ce contexte s'insèrent les communications de Regina Keil qui fait le point sur la place de la littérature maghrébine dans les encyclopédies et les dictionnaires de langue allemande, de Abbès Ben Mahjoub (Maupassant écrivant le Maghreb : du prisme du colon au regard de l'artiste) et de Alia Baccar (*Perception de la Méditerranée et du Maghreb à travers le récit de voyage d'Emanuel de Aranda*). Ce sont des exemples d'extériorité mais aussi d'intériorité pour découvrir l'autre et faire tomber les masques. L'écriture maghrébine possède une identité, elle est constituée par une réalité qui reconnaît la variété des émotions et des pensées. Pour cette raison l'écriture doit être aussi tournée vers d'autres expériences. Denise Brahimi saisit, dans un horizon aussi vaste que possible, l'aventure des signes et des mots, pour éviter qu'« écrire le Maghreb » consiste à faire de l'écriture un simple intermédiaire chargé de dire le sens. « Ecrire le Maghreb » est le seul antidote contre « écrire sur le Maghreb ».

Rosalia BIVONA

- SALHA Habib, HEMAIDI Hamdi (eds) – **Les racines du texte maghrébin**, Tunis, Cérès Editions, 1997, 233 p.

En s'interrogeant sur l'*ubi consistam* du texte maghrébin, cet essai issu de la collaboration entre les Universités de Tunis, Manouba, Kairaouan, Sousse et

Paris Nord, propose un panorama assez varié de « lectures de lectures », mais la diversité des communications en rend difficile l'harmonisation, et paradoxalement on ne perçoit pas la problématisation du concept de « racine ». La conscience des origines ne suffit pas à faire jaillir le processus littéraire, donc les racines doivent être vues dans leur précarité, dans leur fragilité et dans leur négation.

L'écrivain maghrébin essaie-t-il d'oublier ou de se rappeler sa filiation ? Comment ne pas revenir sur des concepts déjà connus tels que le métissage, le croisement, comment ne pas voir dans cette littérature des textes soudés les uns aux autres, sous la surface volontairement complexe de la langue française, où résonnent d'autres échos, violents et transgressifs à la fois ?

M. Khémiri fonde son analyse sur les racines intérieures et multiples des œuvres de Mohamed Aziza : il fait émerger le mythe, la calligraphie, la puissance de l'image, l'Islam, essayant d'obtenir à partir d'une polyphonie des notes détachées, mais, peut-être parce que le corpus est trop vaste pour si peu de pages, l'analyse laisse le lecteur sur sa faim.

Dans le texte de G. Tozo-Rodinis, la production poétique d'Albert Memmi émerge sur les surfaces de la nostalgie, du spleen, de la présence de termes arabes ou juifs, pour aboutir au nerf identitaire et à la racine.

Les trois contributions suivantes, dans une perspective classique, montrent comment l'écrivain maghrébin aime à regarder derrière lui jusqu'à un passé très lointain. Denise Brahimi examine Hélé Béji et Fatima Gallaire, la première pour sa veine satirique (source de renouvellement puisque susceptible de conjuguer la culture d'élite avec la culture populaire), et la deuxième pour sa veine tragique (soulignant le rôle de la femme opprimée non seulement par le poids énorme de la tradition, mais aussi par toutes les circonstances qui la prédisposent au sacrifice). Mohamed Habib Hamed croise mythe et conte, philologie et littérature comparée pour démontrer à quel point les subconscients individuel et collectif peuvent coïncider et se contenir dans des dynamismes qui dépassent les frontières sociales, économiques et politiques. Regina Keil se meut agilement entre Homère, Hölderlin, Al Hariri et Al Hamadhani pour démontrer comment dans *L'épreuve de l'arc* de Habib Tengour l'intertexte fonctionne sur trois dimensions : patrimoine canonique, tradition populaire et références littéraires occidentales.

Les différents mysticismes de Dib (A. Bererhi), Chraïbi (A. Mahfoudh), Boudjedra (S. Zlitni Fitouri), Khatibi (R. Saïgh Bousta), montrent comment, tout compte fait, la modernité et la polyphonie de la voix narrative ne sont rien d'autre qu'un va-et-vient avec le soufisme, avec le Coran, capable d'imprimer au texte le mouvement du fantastique, de l'allégorique ou bien de la sensualité. Les contributions sur Khatibi (quatre en tout), Kateb Yacine, Tlili, Mimouni, et d'autres textes dont on ne saisit pas toujours très bien la pertinence par rapport au thème central, complètent cet essai. Pourquoi la diversité et la richesse de cette littérature ne parviennent-elles pas toujours à faire sortir la critique des sentiers connus ? Il ne suffit pas de percevoir les racines de la littérature maghrébine comme un système solaire composé par des astres qui de façon variée, imprévisible, resplendissent et s'éclipsent alternativement. Il faudrait revenir à la richesse d'une écriture nette, rapide, se désaltérant aux sources les plus limpides de la littérature classique aussi bien orientale qu'occidentale, et mise, avec pas mal de dureté, au service des secrets les plus intimes du corps, de l'esprit et de la société. Cette écriture puise ses racines profondes dans le temps et dans l'espace, simplement parce qu'on n'écrit jamais depuis un néant, mais toujours à partir de ce que l'on est et connaît.

Rosalia BIVONA